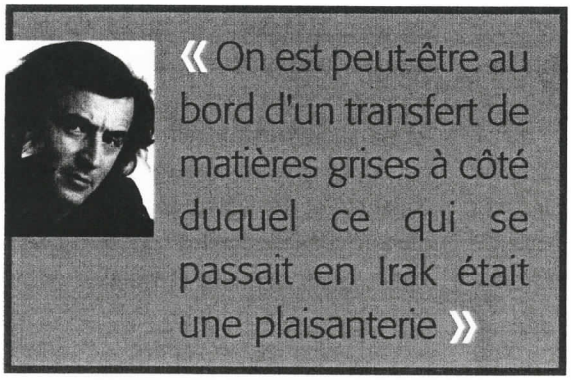
l'attentat du 11 septembre. L'hypothèse qui apparaît est celle d'un Omar opérant sur l'ordre de l'ISI pour financer al-Qaïda. La responsabilité des services pakistanais dans l'attaque contre les deux tours devient de plus en plus nette.

***A.-J. B.:** Afin d'en avoir la preuve, vous poursuivez la piste d'Omar jusqu'en Afghanistan. Vous vous rendez donc à Kandahar qui fut la capitale d'al-Qaïda afin de savoir s'il existe un lien direct entre Omar et Ben Laden.*

B.-H. L.: Omar Sheikh a fait plusieurs séjours en Afghanistan. J'en ai répertorié trois. Je découvre alors que cet ancien élève de la London School of Economics, ce fils nanti dont j'avais déjà découvert qu'il faisait partie des services secrets pakistanais est aussi un proche de Ben Laden, "le fils préféré" de Ben Laden. En tout cas, il était certainement un de ses financiers, un de ceux qui a aidé al-Qaïda à mettre en place sa structure financière, ses systèmes d'expansion de fonds.

***A.-J. B.:** Pourquoi selon vous l'ISI et al-Qaïda ont-ils conjugué tous leurs efforts pour tendre ce piège à un homme seul, "un garçon sans importance collective, juste un individu" pour reprendre l'épigraphe de "la Nausée" de Sartre?*



B.-H. L.: Pourquoi? Pour les raisons que j'ai déjà évoquées et en raison de ce qu'il était en train d'écrire et de l'enquête qu'il menait. Daniel Pearl était sur la piste de Pir Mubarak Shah Gilani et du mouvement qu'il avait créé à New York et qui deviendra le modèle d'al-Qaïda. Mais il était également sur la piste d'un trafic nucléaire, d'une éventuelle détention d'armes nucléaires par al-Qaïda (ou en tout cas de son désir d'en obtenir). Je crois que la question du nucléaire était la plus importante. Je suis arrivé à la conclusion que des savants atomistes pakistanais sont en contact rapproché (pas pour des raisons d'argent mais pour des raisons de foi) avec les gens d'al-Qaïda. Je suis arrivé à la conclusion que les inventeurs de la bombe pakistanaise pensaient en leur âme et conscience que leur bombe n'appartenait pas au Pakistan mais à la pointe avancée que sont les gens d'al-Qaïda ou d'autres. On est peut-être au bord d'un transfert de matières grises à côté duquel ce qui se passait en Irak était une plaisanterie. Je ne crois pas que ce soit fait mais c'est en cours. Les acteurs sont en place. Les circuits sont tracés. Le désir est là, l'argent est là. C'est l'échéance des prochaines années.

***A.-J. B.:** Vers la fin du livre, vous dites que les Américains ont enfanté et nourri en leur propre sein le Golem contre lequel ils luttent aujourd'hui et qu'ils tentent de débusquer... Telle est l'immense ironie de cette affaire...*

B.-H. L.: C'est une des choses que Daniel Pearl était en train de découvrir. Le fameux personnage Gilani avec qui il avait rendez-vous quand il a été enlevé est un personnage anonyme, peu connu. Cet homme est à la tête d'un petit groupe d'assassins qui a probablement inspiré Ben Laden et qui lui a soufflé ses mots d'ordre. Profitant des failles de la législation américaine, de cette grande démocratie qu'étaient les Etats-Unis, du culte du roi, de la ligne stratégique de la CIA qui consistait à mettre toutes les forces possibles - fussent-elles fondamentalistes- au service de la croisade contre les communistes, Gilani a commencé ses prêches aux Etats-Unis: à Brooklyn, Oklaoma City etc. Cette petite secte constituée de fanatiques triés sur le volet, Daniel Pearl avait découvert qu'il y a un pays au monde où elle recrute sans compter qui n'est ni le Pakistan, ni le Yemen, ni l'Irak mais les Etats-Unis d'Amérique. Aujourd'hui, la secte al-Fuqrah est interdite aux Etats-Unis mais elle est née là-bas.

***A.-J. B.:** Le fait que la rédaction de ce livre se termine au moment même de la guerre anglo-américaine en Irak vous a-t-il inspiré un certain malaise?*

B.-H. L.: C'est surréaliste. Cette guerre en Irak, je n'étais pas contre. Le régime de Saddam Hussein m'inspirait une répulsion (le fait qu'il s'agisse d'une dictature, son antimondialisme, son antisémitisme etc.). Mais une grande partie de moi ne pouvait pas ne pas soutenir que l'Irak était un leurre et que le vrai danger n'était pas là, qu'on était en train de se mobiliser contre un Etat où n'était pas le vrai problème. Ce n'est pas le fait que j'ai terminé mon livre à ce moment-là, c'est le fait que j'ai mené cette enquête et que je sois allé de découvertes en découvertes, à l'heure où j'avais le sentiment de voir agiter une sorte d'épouvantail en la personne de Saddam Hussein. Saddam Hussein est probablement le pire adversaire d'Israël, le plus acharné, mais pas le plus redoutable.

***A.-J. B.:** "Le rôle du journaliste -disait Daniel Pearl- n'est pas de décerner des prix de vertu. Le rôle du journaliste est d'établir des faits, un point c'est tout". Avez-vous le sentiment d'avoir joué ce rôle?*

B.-H. L.: Le rôle du journaliste est d'établir des faits et des hypothèses. Il y a des fois où ce sont des faits, des fois où ce sont des hypothèses. Il faut qu'elles soient reprises par d'autres. Sur le plan du nucléaire, par exemple, il faut que des gens reprennent ce dossier, prolongent mon enquête et celle de Daniel Pearl bien sûr. Ce livre est un stock de vérités provisoires dont il faut que d'autres s'emparent pour les confirmer, les infirmer, pour aller plus loin. Je crois que la puissance du terrorisme international et sa dangerosité sont bien plus grandes encore que ce que l'on pouvait penser au moment de l'attentat du World Trade Center. Daniel Pearl, c'est la figure qui permet de comprendre cela.

———

Propos recueillis
par Anne-Julie Bémont